

# Newman catholique

Autor(en): **Goumaz, Louis**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **11 (1912-1913)**

PDF erstellt am: **23.03.2021**

Persistenter Link: <http://doi.org/10.5169/seals-750605>

## Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## NEWMAN CATHOLIQUE

Les apostasies de marque ont toujours provoqué un intérêt passionné. Le protestantisme en particulier, épris de liberté, a éprouvé un vif sentiment de curiosité pour la pensée intime des hommes de valeur qui, l'ayant quitté, se sont courbés sous le joug du système catholique. Dans cette atmosphère nouvelle comment ont-ils respiré? N'ont-ils point eu de regrets? Le vieux levain n'a-t-il pas subsisté dans quelque repli caché de leur conscience? Dans le nouveau catholique ne demeure-t-il rien de l'ancien protestant? Tout autant de questions dont la solution n'est pas aisée, parce que l'être intérieur, si rebelle d'ordinaire à l'investigation, l'est peut-être doublement quand il s'agit de conversion. Une pudeur naturelle réprime les effusions et les aveux. Qui pourra se flatter de lire ces secrets? Le converti lui-même sait-il exactement à quoi s'en tenir sur son propre état? A-t-il toujours le courage de s'analyser?

Le livre que M. Paul Thureau-Dangin, de l'Académie française, a consacré il y a quelques mois à Newman catholique<sup>1)</sup>, répond à quelques-unes de ces questions et lève un coin du voile qui recouvrait l'état d'âme du plus illustre transfuge religieux du siècle dernier. Il fait suite au grand ouvrage du même auteur sur *La Renaissance catholique en Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle*. Le savant académicien se plaignait dans cette œuvre monumentale que la vie intérieure de Newman nous fût beaucoup mieux connue avant qu'après sa conversion. L'homme, dont l'exemple et l'activité ont incité tant d'esprits à accepter le romanisme, avait été étudié dans son œuvre extérieure et dans son âme d'anglican. Son âme catholique était restée presque fermée jusqu'au jour où M. Wilfrid Ward, fils d'un ancien disciple de Newman à Oxford, plus tard son adversaire, William G. Ward, publia des notes intimes, des lettres et même un journal, qui furent autant de documents révélateurs. „Grâce à cette publication, dit justement M. Thureau-Dangin, nous pouvons considérer Newman non plus seulement du dehors, mais, pour ainsi parler, du dedans“.

---

<sup>1)</sup> Paul Thureau-Dangin. *Newman catholique, d'après des documents nouveaux*. Paris. Plon-Nourrit et Cie. 1912.

On sait que le nouveau converti eut à soutenir une lutte prolongée contre l'Eglise ou plutôt certains représentants de l'Eglise à laquelle, en octobre 1845, il s'était rattaché. Pendant cinq ou six ans, ce fut la paix, ce qu'on a appelé la lune de miel de la vie catholique de Newman; mais vers 1851 commence une disgrâce de trente ans, où l'éminent oratorien que, semblait-il, sa valeur aurait dû faire apprécier avec enthousiasme, se vit en butte aux attaques les plus sournoises et connut le plus injuste abandon.

Comment Newman accepte-t-il ces souffrances? L'épreuve ne sera-t-elle pas fatale à sa foi dans l'institution à laquelle il avait adhéré? Impressionnable à l'excès, il se plaint, avec une amertume qu'il ne parvient pas à cacher, dans les lettres intimes et les notes personnelles maintenant exhumées. Newman est bien trop véritablement homme pour ne pas exhaler sa douleur de se voir méconnu. Mais, et c'est ici que la chose devient intéressante pour nous, „s'il fut souvent un plaignant, il ne fut jamais un révolté, et quand il se plaignait, il était mû surtout par son amour de l'Eglise et son désir de la servir.“ (p. 17).

L'origine du désaccord? Il faut la chercher dans sa manière de concevoir dès le début la lutte contre l'incrédulité, qu'à ses yeux la science propage dans les universités et par les universités dans le monde. Il voudrait réagir à la fois contre le scepticisme des savants et le trouble que leurs négations apportent aux intelligences des étudiants. Mais comment résister au flot montant de l'irréligion? Deux méthodes se présentaient: soustraire les „croyants“ et spécialement les jeunes esprits à l'influence universitaire, point de vue ordinaire des représentants du catholicisme; ou bien associer, au contraire, le plus complètement possible, les esprits des théologiens au mouvement scientifique, les initier aux idées modernes, leur en montrer la valeur et la portée, se servir de la science même des adversaires pour mieux se faire écouter et comprendre, former dans ce but, parmi les défenseurs du catholicisme, une élite de chercheurs et de savants. Cette seconde solution, c'est celle que Newman proposera et défendra jusqu'à la fin. Chacun de ses efforts pour la faire triompher souleva une opposition nouvelle. C'était le conflit.

Ce conflit, les conditions de travail que Newman réclamait pour les chercheurs, devaient encore l'aggraver. Il demandait pour eux la liberté, à l'instar des écoles théologiques des premiers siècles et du moyen-âge, à qui Rome laissait une large initiative, et dans les débats desquels elle n'intervenait que si la dispute prenait un caractère aigu ou dangereux. La disparition de ces écoles sonna le glas de la liberté. Quand il n'y eut plus d'intermédiaire entre le penseur isolé et l'autorité suprême, l'autorité fit taire le penseur. Newman le regrette dans l'intérêt même de la dogmatique traditionnelle; il lui semble qu'elle doit l'emporter d'autant mieux sur le libéralisme sceptique que les théologiens jouissent de plus d'indépendance.

Les dirigeants catholiques virent dans cette conception apologétique une nouveauté périlleuse. Ils y distinguèrent un besoin d'indocilité et une complaisance coupable pour les idées du jour. Pas de rapports pour le catholique avec les représentants de la science et de la critique! Restons enfermés dans la vieille forteresse et verrouillons toutes les portes! Tel était le mot d'ordre, à Rome, à cette époque, en face des révoltes menaçantes. La congrégation de la Propagande, chargée de régir, outre les pays de mission, les catholiques anglais, ne comprenait rien aux nécessités intellectuelles des pays d'Outre-Manche, et les chefs du catholicisme anglais, les W. G. Ward, les Manning, les Talbot, loin d'éclairer la Propagande, s'élevaient de toutes leurs forces contre les procédés, à leur sens dangereux, que Newman préconisait. Lui-même, dédaigneux des attaques et des malentendus et doué d'une nature passive et trop timide — ou trop fière — laissait passer les accusations sans répondre. L'heure allait sonner où il expierait ses hardiesses et son silence.

La première déception de Newman se rattacha à la fondation de l'Université catholique d'Irlande, vers 1850. Appelé par le pape à diriger l'établissement, il accepta avec d'autant plus d'empressement que le but à atteindre, mettre la jeunesse en état de résister par les forces de l'esprit et de la pensée aux négations du mouvement intellectuel, correspondait exactement à ses désirs. Mais dès le début, les difficultés s'accumulèrent, et peu à peu, ce fut l'échec sur toute la ligne. Les familles n'envoyaient pas leurs enfants; beaucoup préféraient les grades d'une univer-

sité officielle à ceux d'une école confessionnelle ; les Anglais, en vertu de leurs préventions nationales, ne se souciaient pas de confier à l'Irlande l'éducation de leurs fils ; et, surtout, l'archevêque de qui dépendait Newman rêvait d'un séminaire entièrement entre les mains des prêtres, sans perspectives sur le dehors, de façon à faire échec à „l'éducation mixte“ des universités.

Newman réprouvait ce système couvent. Il voulait qu'on ouvrît toutes grandes non seulement les fenêtres mais les portes, et qu'on laissât entrer comme professeurs même des laïques. Un instant, il eut l'espoir de l'emporter. Il était question de le faire évêque ; il aurait gagné à cette situation de pouvoir traiter d'égal à égal avec les prélats irlandais et de faire triompher ses vues. Vaine espérance. Son archevêque, Mgr. Cullen, fit échouer sa candidature. Si Newman n'eût eu l'occasion de réaliser jusqu'à un certain point son programme, grâce aux leçons où il pouvait exprimer sa conception de l'éducation de la jeunesse en face de l'incrédulité, si surtout la ferme assurance que Dieu l'appelait à cette œuvre ne l'avait soutenu, il aurait jeté le manche après la cognée. Il patienta. Il patienta six ans, se heurtant toujours aux mêmes obstacles. Finalement la situation est telle qu'il doit résigner ses fonctions (1857).

C'est ici que son état d'âme est intéressant à observer. Il garde sa foi catholique, mais il ne croit plus au succès ; il attend davantage la croix que le triomphe. Ses lettres, dès lors, expriment le chagrin et le découragement. Il ne peut s'empêcher de comparer sa situation présente avec son prestige d'autrefois comme anglican. Il se tient pour oublié et fini.

Un second mécompte mit le comble à son amertume. Le cardinal Wiseman, le même qui lui avait fait espérer la charge d'évêque, mais qui s'en tint à des promesses, lui demanda au nom des évêques d'Angleterre de publier une nouvelle version anglaise des Ecritures (1857). Ici encore, Newman saisit l'offre avec enthousiasme. Il espère aborder quelques-unes des difficultés de la critique et répondre aux négations en faveur. Au bout d'un an, l'appui de Wiseman fait absolument défaut au traducteur, financièrement et moralement. Newman est obligé de suspendre son travail, de garder à sa charge les dépenses faites et de constater une fois de plus que les autorités religieuses

se servent de son nom pour montrer au public intellectuel qu'„elles peuvent faire figure dans le monde des scholars“, mais qu'en réalité on ne se soucie pas de son concours, ni de l'œuvre qu'on paraît lui confier. Il se fait à lui-même l'effet, écrit-il dans son journal intime, „de quelque bête sauvage extraordinaire que le docteur Wiseman montre en spectacle aux étrangers, comme un chasseur présente sa capture“. (p. 54).

Condamné désormais à la retraite dans son couvent d'Egbaton, Newman n'en demeure pas moins préoccupé par la grosse question qui le travaille depuis qu'il est catholique : répondre à la science par la science, et à la critique par l'examen courageux des problèmes. Il s'intéresse au *Rambler*, une grande revue catholique dont les principaux rédacteurs, Simpson et Acton, le réjouissent par leur compréhension des exigences modernes, tout en l'effrayant par leurs hardiesses à l'endroit de la routine et de l'étroitesse. Les évêques avaient pris parti contre la publication. Newman s'afflige de ce qu'on risque d'écarter de l'Eglise des hommes supérieurs, qu'il tient pour de réels savants et, malgré leurs excès de langage, pour de sincères catholiques. Il engage néanmoins Simpson et Acton à la déférence et à la soumission. Il leur donne lui-même l'exemple de la docilité en prenant, puis en abandonnant, sur la demande de son évêque la direction de la revue. Il ne renie pour cela rien de ses principes ni de ses opinions. Mais il s'est convaincu que toute chose réellement utile se réalise nécessairement au moment voulu par Dieu. Il tient pour meilleur d'attendre que de devenir, par impatience, hérétique ou schismatique. La résistance aux supérieurs constitués lui paraît coupable. L'ordre des supérieurs est sacré, et, si l'Eglise le demandait, il supprimerait „jusqu'à ses propres convictions“ (p. 67), sacrifice impossible tant qu'on a affaire à quelque institution humaine, mais facile dès que l'on considère la divinité de l'Eglise.

L'attitude de Newman était de nature à mécontenter les impatients. Elle mécontenta davantage encore le parti des dirigeants, à qui il fallait plus que la soumission : l'acceptation des méthodes éprouvées et l'absence de toute discussion. Un fait rendit Newman particulièrement suspect. Il avait osé, dans un article du *Rambler*, mettre en doute l'infailibilité des évêques, non pas



dans leur ensemble, mais en tant qu'individus, après le concile de Nicée, quand la plupart trempèrent dans l'arianisme. Dénonciation à Rome. Offre d'explications par Newman, qui écrit dans ce sens au cardinal Wiseman, alors auprès du pape. Wiseman „oublie“ l'affaire, comme jadis il avait „oublié“ la nomination d'évêque et la traduction de la Bible. Les autorités romaines, ne voyant venir aucune justification, en conçurent une sourde irritation contre Newman. Manning, Ward, Talbot l'aggravèrent encore en répandant le bruit que Newman était opposé au pouvoir temporel du pape. On raconta qu'il avait même souscrit pour Garibaldi !

Tant de haines et d'accusations firent tomber Newman dans une profonde dépression morale. Il a dépassé la soixantaine ; il croit un moment sa carrière terminée, ses rêves anéantis, son influence brisée, sa personne mise à l'écart.

Il vaut la peine de noter un peu en détail ses impressions dans ces années de tristesse. Son journal intime nous les révèle tout au long. „Cet homme, d'ordinaire fermé aux curiosités d'autrui, on le pénètre jusqu'au plus intime de son être ; on le saisit sur le vif de ses blessures, avec sa sensibilité aiguë qui ne le défend pas toujours de quelque amertume ; mais aussi avec sa candeur, sa sincérité, la générosité et l'élévation de ses vues ; sa pensée toujours tendue vers Dieu, alors même qu'il ne peut se retenir de se plaindre des hommes“ (p. 82). Il craint, à mesure que les années passent, d'avoir „moins de dévotion sensible et de vie intérieure“. Il admire de plus en plus les saints qui sont restés saints en vieillissant. „Mon âme, dit-il, est à demi-morte ; lorsque j'étais jeune, j'étais hardi, car j'étais ignorant ; maintenant j'ai perdu ma hardiesse, j'ai peur devant le sacrifice. Par surcroît je n'ai pas un ami à Rome, et, en Angleterre, j'ai travaillé pour être mal compris, diffamé, méprisé. J'ai travaillé en Irlande en ayant une porte toujours fermée devant moi. Les catholiques m'ont considéré comme un agité, un homme à lubies, et un être à blâmer d'une manière ou de l'autre. Et voici qu'au moment même où j'étais dédaigné de ceux pour lesquels je travaillais, les protestants se sont rapprochés de moi. Ils ont compris ces travaux et ces livres que les catholiques ne comprenaient pas. Et c'est ainsi que je suis certainement exposé à

faire attention à la louange protestante, si non à la rechercher... *Je suis précisément tenté de regarder en arrière* (p. 92). *Oh! non pas cela, Seigneur, pas cela, avec votre grâce! . . . Il me semble que j'ai perdu ces années où j'ai été catholique*<sup>1)</sup>. Ce que j'ai écrit comme protestant a eu une portée, une force, une signification, un succès bien plus grands que mes œuvres catholiques, et cela me trouble beaucoup (p. 94). Depuis que je suis catholique, il me semble que je n'ai eu personnellement que des échecs" (p. 96.)

Ce qu'on lui demandait, c'était des conversions et encore des conversions, surtout de grands personnages, tandis que pour lui l'essentiel „c'était d'édifier, dans le sens de construire, les catholiques“; il voulait essayer de leur donner des idées plus justes, élargir et affiner leurs esprits, en un mot faire leur éducation (p. 99). „Aurais-je enfoui mon talent sous terre?“ (p. 103).

Tant de sujets de tristesse lui font faire un retour vers le passé; il renoue avec quelques-uns de ses vieux amis anglicans les relations interrompues par sa conversion. Regretterait-il donc sa première Eglise et serait-il mûr pour la défection? A l'époque, protestants et catholiques se le figurèrent. Un journal alla jusqu'à annoncer sa rupture avec Rome.

Il tint à répondre. Et la réponse fut catégorique, décisive: „Ma foi dans l'Eglise catholique n'a pas été ébranlée un instant. Je tiens le protestantisme pour la plus triste des religions. La pensée des Trente-neuf articles me fait frissonner. Retourner à l'Eglise d'Angleterre! Non! Je serais fou à lier (pour user d'un terme modéré), si dans ma vieillesse je quittais la terre où coulent le lait et le miel, pour la cité de confusion et la maison d'esclavage . . . J'ai toujours été dans la paix et la satisfaction les plus complètes depuis que je suis devenu catholique. J'ai rencontré peu de sympathie chez les autorités ecclésiastiques, mais il y a une profondeur et une puissance dans la religion catholique, une plénitude de satisfaction dans son *Credo*, sa théologie, ses rites, ses sacrements, sa discipline, et malgré tout une liberté et un soutien, devant lesquels le fait d'avoir été négligé et méconnu par quelques personnes, si haut placées qu'elles soient,

---

<sup>1)</sup> C'est nous qui soulignons.



n'est plus rien que de la poussière quand on le pèse dans la balance" (p. 110). A travers les épreuves et les cris de douleur, son âme garde la joie, la confiance, la paix. S'il n'espère plus rien pour sa personne, il espère pour ses idées et ses principes après lui.

Contre toute attente, le succès était à la porte, prodigieux : un revirement inouï, qui lui vaut d'être salué comme le champion du catholicisme et qui lui rend confiance et courage. La publication de son *Apologia pro vita sua* (1864) fut la cause de ce miracle. Dans la joie de son succès, et pour répondre à l'idée de toute sa vie, il se propose de fonder à Oxford une mission de l'Oratoire pour offrir un centre de vie religieuse aux étudiants catholiques et pour conquérir les esprits des intellectuels à la foi.

Il avait compté sans les „extrémistes“, qui jamais ne désarmèrent : Ward et Manning. Manning entraîne Wiseman, qui entraîne la Propagande et les évêques. Newman est obligé de céder une fois de plus. Quelque absurde qu'il lui paraisse de maintenir les jeunes gens catholiques en dehors du mouvement des idées et de l'influence des universités, il n'essaie pas de lutter ; il dédaigne même de se rendre à Rome pour gagner le pape à sa cause. Il se dit qu'un jour viendra (il vint en effet sous Léon XIII) où la fréquentation des universités ne sera plus interdite aux catholiques. Mais s'il s'arrête devant l'obstacle, maintenant c'est sans découragement. Il a confiance malgré tout.

Une défense du culte de la Vierge contre Pusey lui vaut un nouveau succès auprès des catholiques. Des négociations sont encore une fois entreprises pour la création d'une mission catholique à Oxford. La Propagande semble prêter les mains à ce projet. Manning et Ward réussissent néanmoins à le faire échouer, et même à rendre suspecte à Rome l'orthodoxie des doctrines professées par Newman. Mais Newman, qui d'ordinaire refusait de se défendre contre les attaques, se décide à agir en voyant sa loyauté envers le Saint-Siège mise en doute. Il envoie auprès du pape deux de ses compagnons de l'Oratoire porter et solliciter les explications nécessaires. Accueil empressé, assurances d'estime, même de la part du préfet de la Propagande. On apprend avec la dernière surprise que lors de l'affaire du *Rambler*, Wiseman n'a jamais communiqué au Saint-Siège les offres

spontanées de justification de Newman. Ses émissaires peuvent rentrer en Angleterre avec l'assurance que tout nuage est maintenant dissipé auprès de la cour papale. Si des ennemis demeurent, ce ne sont point des Italiens, c'est encore moins le pape, ce sont les Anglais Talbot, Manning et autres intrigants.

Mais si son orthodoxie et sa loyauté sont reconnues, Newman n'en reste pas moins empêché d'entreprendre son œuvre d'Oxford. Obéissant toujours, il se courbe sans hésitation, quoique non sans chagrin.

Il lui vient des compensations. Le calme de sa retraite au couvent lui permet de travailler dans la paix à son grand ouvrage sur le principe de la croyance religieuse: *Essay in aid of a Grammar of Assent*. Il publie des vers qui obtiennent un immense succès. Il reçoit même de Rome, sans l'accepter d'ailleurs, l'invitation à participer, comme théologien, à la préparation du concile qui va s'ouvrir.

Entre temps, s'attendrissant au souvenir de sa vie d'anglican, il va retrouver ses paroissiens d'autrefois à Littlemore, et il évoque ce passé avec tant de bonheur qu'il se pose à lui-même la question: „Regretterais-je l'Eglise où s'est écoulée la première partie de ma vie? Aimes-tu ou n'aimes-tu pas le temps où tu as été un membre actif de l'Eglise d'Angleterre? Et bien! non, répond-il (p. 186): ce n'est pas l'Eglise d'Angleterre que j'aime, — mais c'est l'assemblage concret des individus dont je me souviens si bien, — le temps et le lieu, — les scènes, les circonstances, — mes propres pensées, mes sentiments et mes actes... L'Eglise d'Angleterre en elle-même n'a pas de place dans mes tendres souvenirs“ (p. 187).

Non, ni ces souvenirs du passé, ni les travaux intellectuels, ni les distractions musicales, auxquelles dans sa vieillesse il est revenu avec un véritable amour, rien de cela n'occupe la première place dans son être intérieur. Cette place il l'a donnée à la contemplation de l'invisible, à l'amour pour ce qui est à ses yeux la manifestation de Dieu, l'Eglise catholique. Les prières déposées dans son journal intime sont typiques. „Seigneur, ne permettez jamais que j'oublie un seul instant que vous avez établi sur la terre un royaume qui est le vôtre, que l'Eglise est votre œuvre... que, si l'Eglise parle, c'est vous qui parlez! . . . Ne permettez

pas que la faiblesse de vos représentants me conduise à oublier que c'est vous qui parlez et qui agissez par eux" (p. 192). Il demande d'être préservé d'une pensée trop personnelle (p. 195): „J'ai besoin que mon esprit se conforme à l'Esprit-Saint qui a été l'esprit des Saints-Pères et de l'Eglise.“

Chose à remarquer, pourtant, dans la page la plus mystique de tout le journal, dans une prière où il réclame la ferveur, la notion de l'Eglise est absente, la préoccupation de Dieu seul demeure: „Rien ne serait un trouble ou une difficulté pour moi, si j'avais seulement la ferveur de l'âme. Seigneur, en demandant la ferveur, c'est vous-même que je demande, vous seul, ô mon Dieu.“ Langage de la piété, où s'exprime à l'exclusion de tout autre, le seul besoin de la créature de trouver le Créateur. Etais-il nécessaire à Newman d'être catholique pour atteindre ces sommets de l'adoration et de la foi? Les protestants répondront.

Est-ce encore un reste de scrupule anglican qui subsiste dans l'âme de Newman, quand, à propos de la notion de l'infailibilité papale (nous sommes à l'époque où la question venait de se poser), il s'élève d'instinct contre les exagérations de ceux qui, en ce temps de fermentation des esprits, étendaient l'infailibilité presque à toutes les paroles du pape et confondaient, ou peu s'en faut, infailibilité et impeccabilité. Sur le principe même, il est longtemps hésitant. Il voudrait voir ajourner la définition. Il aimerait qu'en tout cas on procédât lentement, qu'on s'avisât de tous les dangers possibles. La nouvelle de la proclamation du nouveau dogme le trouble. Il craint que les solutions extrêmes n'aient prévalu. D'avance, il se soumet, cela va sans dire, mais il n'est rassuré qu'une fois les termes du décret connus, et de fait, ils rétrécissent singulièrement, en pratique tout au moins, l'idée d'infailibilité, si même ils ne la rendent tout à fait illusoire. Cette fois, rallié complètement, Newman exhorte des révoltés comme Döllinger et le P. Hyacinthe à ne pas se mettre „en opposition avec la voix universelle.“

Ramener les récalcitrants ne suffit pas à son besoin d'action. Il voudrait consacrer à son Eglise d'élection plus de travail extérieur. Il souffre du silence que les circonstances lui ont imposé et il déplore de n'avoir publié depuis quinze ans que trois ou quatre volumes, alors qu'il était si fécond autrefois. Il attend

l'occasion, prêt à la saisir. Elle lui fut donnée par l'attaque de Gladstone, en 1874, contre le „Vaticanisme“. Newman, dans un pamphlet dont le retentissement fut immense et qu'il publia sous forme d'une *Lettre au duc de Norfolk*, démontrait à Gladstone, qui l'avait contesté, qu'on peut être bon Anglais et bon catholique. Il réfute en même temps les exagérés, dont les théories extrêmes en matière d'infailibilité papale ont donné lieu au débat, puis déclare une fois de plus (et c'est cela surtout qui nous intéresse) que jamais, depuis sa conversion, il n'a eu de doutes sur la divinité de l'Eglise catholique. „S'il a, dit-il, plus souffert comme catholique que comme anglican, jamais un seul instant il n'a désiré revenir en arrière; jamais il n'a cessé de remercier Dieu de l'avoir rendu capable de faire le grand changement; jamais Dieu ne l'a laissé non plus dans aucune sorte de trouble religieux“ (p. 221). Cette Lettre valut à l'écrivain de nouvelles sympathies, et si parfois, dans son journal, il laisse percer encore son désappointement d'avoir été méconnu, il se réjouit aussi de ce que les amis lui viennent de plus en plus nombreux. Les protestants l'accablent de prévenances. Gladstone, son adversaire d'hier, prononce publiquement son éloge. Son ancien collègue d'Oxford lui décerne le titre de „fellow“ honoraire. Seuls les catholiques s'abstiennent encore quand, moins d'un an après son élévation au Saint-Siège, le nouveau pape Léon XIII, sollicité en particulier par le duc de Norfolk, nomme Newman cardinal. C'était la réparation éclatante, complète. L'Angleterre protestante et catholique ressentit tout entière l'honneur fait à son enfant. L'ovation se prolongea des mois. Newman éprouve la meilleure joie qu'il ait jamais ressentie, et, toujours fidèle à ses préoccupations antérieures, veut user de son crédit augmenté pour faire triompher sa méthode d'apologétique: combattre l'incrédulité par des arguments capables de convaincre le monde intellectuel; étudier à fond et avec la liberté nécessaire les problèmes critiques; agir sur la jeunesse universitaire; ouvrir aux catholiques les portes des universités et former les esprits religieux au mouvement scientifique pour faire servir la science elle-même au triomphe de la religion. Newman ne vit pas la réalisation complète de son rêve. Léon XIII attendait la mort de Manning pour permettre aux jeunes gens l'accès des universités et le contact avec le

mouvement moderne. Mais il suffisait à Newman d'entrevoir la victoire de ses idées. Son âme espérait, en même temps que, plus que jamais, elle s'attachait au catholicisme. A l'âge de 86 ans, quatre ans avant sa mort, Newman écrivait à un protestant: „Je ne clorai pas cette correspondance sans témoigner de mon entier amour pour l'Eglise catholique et de mon adhésion à ses enseignements. (p. 243).

\*                      \*

Nous n'ajouterons pas grand'chose à cette longue analyse du livre de M. Thureau-Dangin. Les révélations que l'auteur, après M. Ward, nous apporte sur les sentiments intimes de l'illustre converti sont assez concluantes par elles-mêmes, les déclarations du journal intime assez explicites, catégoriques et sincères pour qu'il ne nous reste pas un doute sur la réalité des convictions catholiques de Newman. Il aime l'Eglise de tout son cœur, il est soumis au pape de toute la puissance de son être. C'est incontestable.

Une réflexion pourtant s'impose. Ne dirait-on pas qu'au milieu de ses élans, Newman a peur de lui-même, peur d'une faiblesse qui le ramènerait en arrière? Qu'on se rappelle la prière: „Non pas cela, Seigneur, pas cela!“ C'est donc que, tout au fond de son âme, quelque chose du passé s'agite. Et ce mouvement qui le fait trembler malgré lui est assez fort pour qu'il se sente obligé de demander à Dieu avec toute l'ardeur dont il est capable, d'écarter la tentation.

Il y a lutte dans ce cœur à la fois fidèle et inquiet. Il triomphera du combat, mais il est significatif que le combat ne lui ait pas été épargné.

Puis, au risque de peiner les catholiques qui pourraient me lire, j'ajoute que ce qui me paraît encore le meilleur dans Newman catholique, c'est le protestant. Nous avons déjà signalé à ce propos la prière sur la ferveur. Il n'est question là ni du pape ni de la Sainte Vierge, ni des saints. L'homme va droit à Dieu, sans intermédiaire. C'est le cri de l'esprit au Père des Esprits. Disciple de Calvin, nous souscrivons à cette prière. Nous ne connaissons de Newman que cette page que nous croirions qu'il est un des nôtres.



Les protestants, nous dit-on, après avoir devancé les catholiques dans la compréhension de ses idées, se sont réjouis de ses succès tout autant que ses propres coreligionnaires. Ils l'ont fêté et admiré et aimé. Soit! Il y avait à cela qu'ils étaient Anglais, et que les Anglais, à moins qu'ils ne s'appellent Manning, Talbot, J. G. Ward, applaudissent, aux succès d'un Anglais. Mais à côté (osé-je dire au-dessus?) de cette confraternité de compatriotes, ne serait-il pas permis de distinguer une communauté d'aspirations religieuses et une unité de vues qui proviennent de ce que les protestants anglais retrouvaient dans le catholique l'anglican?

Et puis, comment n'auraient-ils pas communiqué d'esprit, cette fois, et non pas seulement de cœur, avec celui qui mieux peut-être qu'aucun des leurs a su montrer la nécessité, acceptée aujourd'hui comme un dogme par les protestants éclairés, d'unir la science et la foi? Pas d'éducation en serre chaude! La liberté des études et la liberté des recherches! La passion de savoir associée à la passion de croire! *Wissen und glauben*, à notre sens une forme, et non la moindre, de *wissen und leben*! Newman l'avait compris. Et les adeptes du protestantisme non seulement en Angleterre mais dans le monde entier retrouvent dans ce point de vue une de leurs plus généreuses conceptions.

NYON

LOUIS GOUMAZ



## CHRONIQUE PARISIENNE

### LE SALON D'AUTOMNE

Je n'ai pu y passer que deux heures à peine, la veille du jour où il fermait ses portes. D'une si brève visite, on ne saurait tirer des conclusions critiques. Mais ces quelques notes suffiront, je l'espère, à rafraîchir la mémoire de ceux qui ont vu ce Salon et à donner aux autres de sommaires indications.

Les objets exposés dans les salles du Grand Palais se pouvaient répartir en trois groupes principaux: décoration et ameublement, peinture et sculpture contemporaines, collection „rétrospective“ de portraits du dix-neuvième siècle.

De ce dernier groupe, il n'y a pas grand chose à dire: les quelques toiles de haute valeur qui s'y trouvaient sont archi-connues; en outre, l'absence de certaines œuvres capitales et leur remplacement par des œuvres moyennes ou médiocres enlevaient à l'ensemble l'intérêt qui se fût attaché